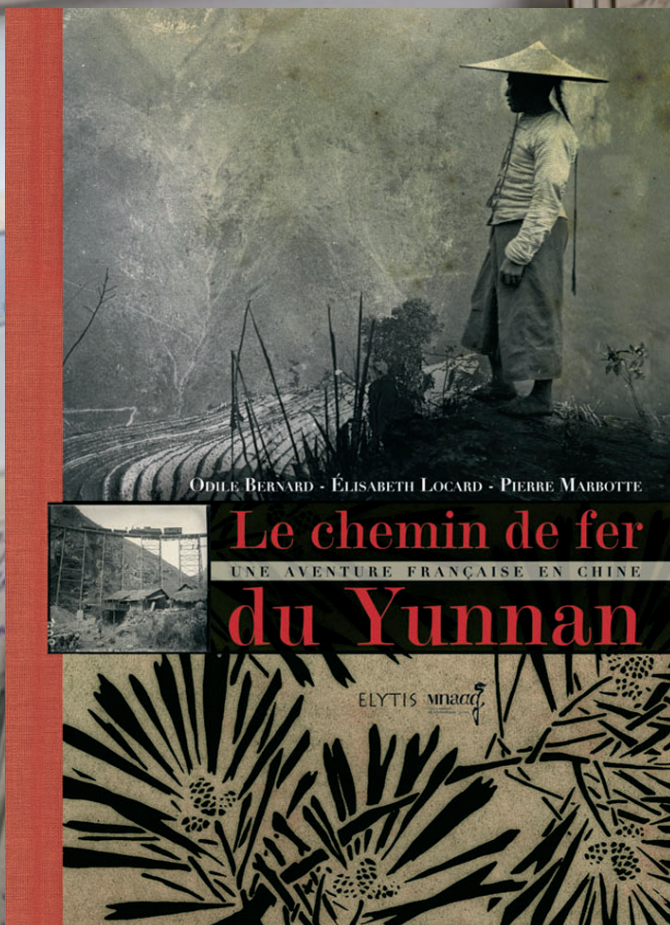


FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Sommaire

02. Édito - Le chemin de fer du Yunnan
03. Entretien avec Élisabeth Locard et Odile Bernard
06. Lettres choisies - Albert Marie, G.-Auguste Marbotte
08. Lettres inédites sous l'Occupation
10. Apollinaire, Lettres et manuscrits
12. Dernières parutions
14. Agenda déc. 2016 - janvier 2017



Édito

Le chemin de fer du Yunnan

Nathalie Jungerman

Au tournant du XXe siècle, le chemin de fer venait relier deux mondes, l'Indochine colonisée et le Yunnan, province montagneuse du sud-ouest de la Chine, dont les paysages inviolés et difficiles d'accès étaient d'une grande beauté. Georges-Auguste Marbotte (1861-1936) et Albert Marie (1875-1940) font partie des Français qui ont participé à la construction de la ligne de chemin de fer du Yunnan.

Le premier est comptable à l'esprit aventureux, passionné de photographie. Marié à Blanche, institutrice, il a un enfant prénommé Jean. Blanche est enceinte de 4 mois lorsqu'il embarque seul en juillet 1903. Il arrive en Chine fin septembre et rentrera en France le 12 juillet 1906. Sur le chemin du retour, il passe par Hong Kong, le Japon, le Canada, le continent américain. Il repartira au Yunnan deux mois plus tard avec son épouse et ses deux enfants. La famille y restera jusqu'en 1908. Sa correspondance, les reportages photographiques qu'il a réalisés (il acquiert un statut de « photographe officiel » sur les chantiers) et le journal de Blanche ont été conservés et transmis à la postérité par Pierre Marbotte, son petit-fils. Le deuxième, Albert Marie, jeune ingénieur, est employé par la compagnie des PLM (Paris-Lyon-Méditerranée) avant d'accepter l'offre d'emploi de la Compagnie Française des Chemins de Fer de l'Indochine et du Yunnan. Il part en juin 1904 pour la Chine et reviendra en France en 1907. Pendant ces trois années loin de sa famille - parents, frère et petite sœur -, il écrit régulièrement « à trois mois de distance épistolaire », envoie des photos et raconte avec précision le cadre dans lequel il se trouve, la vie quotidienne et les difficultés sur le chantier, le travail qu'il fournit, la construction de la ligne et des ponts... Ses petites-nièces, Elisabeth Locard et Odile Bernard ont rassemblé ces précieux témoignages et se sont lancées, avec Pierre Marbotte, dans un projet éditorial : *Le chemin de fer du Yunnan. Une aventure française en Chine*, ouvrage richement illustré paru en octobre dernier chez Elytis avec le soutien de la Fondation La Poste.

Entretien avec Élisabeth Locard et Odile Bernard

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Élisabeth Locard et Odile Bernard, vous avez publié, en collaboration avec Pierre Marbotte, un ouvrage intitulé *Le chemin de fer du Yunnan. Une aventure française en Chine*, aux éditions Elytis. Ce livre rassemble les correspondances et les photographies d'Albert Marie et de Georges-Auguste Marbotte. Comment est né ce projet éditorial ?

Élisabeth Locard Ce projet est né d'une rencontre en 2007 avec Russel Heng, spécialiste de l'histoire de l'Indochine et chargé de recherche à la bibliothèque universitaire de Singapour (ISEAS : Institute of Southeast Asian Studies) qui était de passage à Lyon où je réside. Je l'ai invité à regarder de vieilles photographies que contenait un carton jauni qui me venait de ma mère. La découverte de ces photographies et l'intérêt historique qu'elles pouvaient représenter pour son institution l'ont beaucoup séduit. Il m'a demandé la permission de scanner les clichés. Après une longue et amicale conversation pendant laquelle naissait une passion partagée pour la transmission de documents aux générations futures, Russel Heng m'a proposé de faire don de ces clichés à l'ISEAS. La perspective d'offrir à ces vieux documents une nouvelle vie et de collaborer à une meilleure connaissance de l'histoire commune de la Chine et de la France m'a enthousiasmée. J'ai donc accepté... Pendant ce temps, ma cousine Odile Bernard se plongeait dans la lecture des lettres d'Albert Marie, notre grand-oncle. Passionnée par cette correspondance, elle envisageait de la diffuser à notre famille et peut-être même à un lectorat plus large. C'est au cours d'une réunion de famille que nous avons décidé de nous lancer dans cette aventure éditoriale.

Quel est le profil d'Albert Marie ?

É.L. Albert Marie est un jeune homme ambitieux qui rêve de sortir de la routine du PLM (Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée) avec une hiérarchie tatillonne et une perspective de carrière médiocre. Dans la famille, on est des « bourlingueurs ». Albert a une grand-mère maternelle originaire de Bohême qui a épousé un commerçant cristallier à Paris. Pour travailler le cristal, on va chercher la main-d'œuvre qualifiée en Bohême. Son père Auguste, notre arrière-grand-père, lui-même ingénieur au PLM, l'a habitué à changer de domicile au gré des chantiers. Albert Marie admire la révolution industrielle en Angleterre et souhaite que ses parents y envoient sa petite sœur Marguerite, notre grand-mère, pour y étudier l'anglais.

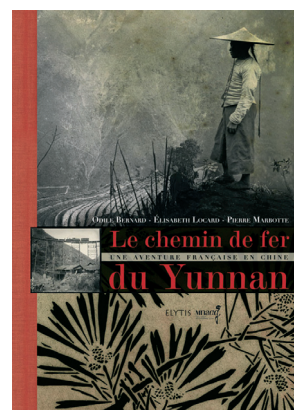
Pouvez-vous nous rappeler dans quel contexte Albert Marie et Georges-Auguste Marbotte s'engagent dans l'aventure du chemin de fer du Yunnan ?

É.L. À la fin du 19^e siècle, la construction des chemins de fer est déjà bien engagée en Europe, particulièrement en Angleterre et en France. Les débouchés pour cette nouvelle industrie se trouvent alors dans les colonies des grandes puissances de l'époque. On compte sur le chemin de fer pour développer ces colonies et éventuellement pour partir à la conquête de nouveaux territoires et de nouvelles richesses. Le projet de construire un chemin de fer entre l'Indochine (Viêt-Nam) et le Yunnan, province limitrophe de la Chine est ancien. Le consul de France, Auguste François, affecté à Yunnan-fou (aujourd'hui Kunming) de 1899 à 1904, a été chargé des pourparlers avec les chinois pour obtenir les concessions nécessaires à la construction. Les négociations sont interrompues à plusieurs reprises du fait de révoltes locales. L'Empire du milieu est



Élisabeth Locard et Odile Bernard

Élisabeth Locard est la fille d'Anne-Marie Balmelle, nièce d'Albert Marie. Sa grand-mère Marguerite-Marie est la petite sœur d'Albert. À sa retraite (elle exerçait la profession de pédiatre), elle s'est plongée avec sa cousine germaine, Odile Bernard, dans les souvenirs du Yunnan rapportés par Albert Marie.



Odile Bernard, Élisabeth Locard, Pierre Marbotte
Le chemin de fer du Yunnan
Une aventure française en Chine
Éditions Elytis, octobre 2016.
288 pages, 39 €.

Ouvrage publié avec le soutien



très fragile et les ordres de la capitale ne sont pas toujours respectés.

La construction du Chemin de fer commencée en 1902 durera 8 ans et sera inaugurée le 31 mars 1910. Plus de 60 000 hommes vont être recrutés entre 1903 et 1906. De nombreux travailleurs y laisseront leur vie, victimes d'accidents, de maladies... Quelques mots sur les conditions de travail et la vie sur le chantier que les lettres permettent de se représenter ?

É.L. Les conditions de vie des travailleurs chinois qui sont pour la plupart des immigrés de l'intérieur de l'empire, recrutés par des intermédiaires souvent avides, sont très difficiles. Le travail sur le chantier est dur, extrêmement dangereux, les épidémies sévissent. On s'accorde pour estimer à 12 000, le nombre des victimes chinoises et annamites. Les conditions de vie des européens ne sont pas sans dangers : épidémies, conditions de travail, révoltes locales avec, notamment, son lot d'assassinats et de disparitions dans les eaux du Namti et du fleuve rouge. Les jonques arrivent chargées du matériel de construction débarqué à Haiphong puis transporté par train jusqu'à la frontière chinoise. Certaines d'entre elles acheminent la paie du personnel, le courrier et bien d'autres choses encore. Il advient fréquemment qu'elles soient pillées et les conducteurs jetés par-dessus bord.

Malgré la séparation d'avec sa famille, l'exil, Albert Marie semble très enthousiaste et satisfait de s'être engagé dans cette aventure. Il écrit en septembre 1904 : « Et voilà, comment ici on est quelqu'un, lorsque là-bas on n'était rien (la 20e roue à un carrosse et encore !) »...

Odile Bernard Nous n'avons pas de lettres concernant la période qui précède le Yunnan. Albert Marie était sans doute dans un bureau d'études à Saint Claude où d'après lui, il était payé à coup de lance-pierre pour construire une ligne dans le Jura. Il mentionne le col de la Faucille. Au

Yunnan, changement de décor : ce ne sont pas les heures passées au bureau qui comptent mais le travail fourni. Albert apprécie son autonomie dans son travail et le « large esprit d'initiative » qui règne sur le chantier. Cela convient très bien à son esprit indépendant. Il s'aperçoit qu'il se plaît à commander et diriger une équipe. Albert aime le travail bien fait, il est consciencieux, intelligent et a bien compris qu'il bâtit son avenir. C'est pourquoi il veille à la construction de « son pont » avec le plus grand soin. Plus tard, lorsqu'il sera affecté au lot 24 et qu'il se retrouvera sans assistant pendant une période trop longue, que la solitude lui pèsera cruellement, il sera heureux d'être reconnu par ses supérieurs M. Guibert et M. Prudhomme qui ne lui ménageront pas leurs compliments. Un autre aspect non négligeable de sa nouvelle situation, c'est sa rémunération. Il se sent riche d'un seul coup. Et il fait des plans sur ses augmentations à venir...

C'est un homme très sociable qui aime la compagnie et adore retrouver ses amis d'Yléang. Aussi, il cultive ses relations car il voit plus loin. Il pense déjà à l'après-Yunnan et espère bien être reconduit sur un grand chantier, « peut-être en Turquie d'Europe ».

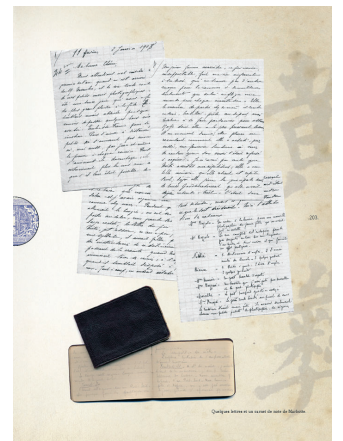
Et sans doute qu'avoir eu le courage de partir si loin et si longtemps l'affranchit de sa famille, même s'il l'aime, et lui donne une certaine autorité, particulièrement sur sa petite sœur ainsi que sur Édouard, son frère, qu'il presse de changer de métier et de reprendre ses études.

Les lettres maintiennent le lien avec la famille et décrivent avec précision les voyages, les villes, les coutumes, les rencontres, le quotidien, l'état d'esprit... Elles relatent des anecdotes et donnent une quantité d'informations, qu'elles soient d'ordre humain, culturel ou technique...

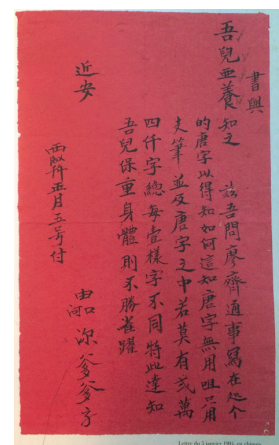
O.B. Mon père évoquait très peu cette branche de la famille et je ne connaissais rien au chemin de fer. Je savais seulement que mon arrière-grand-père, Auguste Marie, était ingénieur au PLM. Par contre, j'ai entendu souvent parler de la Chine par ma grand-mère



Albert Marie
Éditions Elytis, page 22.



Quelques lettres et un carnet de notes de Georges-Auguste Marbotte.
Éditions Elytis, page 203.



Georges-Auguste Marbotte
Lettre du 5 janvier 1904, en chinois.
Éditions Elytis, page 197.

maternelle qui y avait vécu également. La lecture des lettres d'Albert et le rouleau de photos que détenait Élisabeth m'ont donc permis de faire d'intéressantes découvertes. J'ai été séduite par le style de mon grand-oncle, par la qualité de son orthographe, par la saveur de ses anecdotes qui ne sont pas toutes savoureuses d'ailleurs, quand on pense au sort des chinois rebelles ou brigands, à la brutalité dont ils pouvaient être victimes. Le moment où Albert Marie va au Yunnan correspond à la période où la Chine commence à s'ouvrir à l'Occident et à la modernité. Il y a de grands contrastes entre « la vieille Chine » qu'il décrit et le bouleversement qu'a provoqué l'implantation de cette voie ferrée dans la vie des Chinois. Nous voyons aussi que ce chantier est cosmopolite avec ses ingénieurs français, suisses, ses chefs de chantiers italiens et les innombrables surveillants et tâcherons, grecs, turcs, albanais, ainsi que les milliers de coolies chinois et annamites.

Ces documents ont éveillé en nous le désir de partir en Chine afin de connaître les sites où Albert Marie avait travaillé, de découvrir cette ligne mythique. Nous avons fait deux voyages au Yunnan, en 2010 et en 2015. En 2010, le centenaire de l'inauguration du chemin de fer a été commémoré à Kunming. Tous les passionnés du train étaient là et parmi eux Pierre Marbotte dont les grands-parents ont vécu au Yunnan à la même époque qu'Albert Marie. Nous avons eu la chance d'admirer le « pont de l'oncle Albert » lors du deuxième voyage.

Après le Yunnan, Albert Marie continuera de participer à la construction de nouvelles lignes de chemin de fer, sera très dynamique et entrecroisant...

O.B. Albert Marie quitte le Yunnan en mars ou avril 1907. De 1908 à 1912, il est employé par la société G & D Laporte à Tchoumra en Turquie d'Asie près de Konya. C'est à Constantinople qu'il rencontre sa femme, Claire de Toustaing du Manoir, fille d'un général de l'armée turque descendant d'émigré normand aux États-Unis. Celui-ci a le titre de Pacha. Il annonce ses fiançailles dans une lettre du 24 octobre 1910 et se marie à l'hiver de la même année.

De 1912 à 1914 il est à Constantinople (Pera) et travaille pour la Société Générale d'Entreprises dans l'Empire Ottoman. D'abord adjoint de M. Carran, inspecteur général des travaux et du matériel, il est nommé ingénieur principal en 1914.

À la déclaration de guerre en 1914, il regagne la France où il est affecté à un régiment mais dans une lettre du 7 juin 1916, son père indique que « Albert est près de Paris (Jouy-en-Josas) dans une école pour sortir officier attaché à la construction et à l'entretien des chemins de fer de campagne. C'est une très bonne chose car son corps d'armée va marcher sur Verdun ». Verdun, où était mort son beau-frère, Paul Balmelle, le mari de sa sœur Marguerite. En 1919, il se trouve à Reims affecté au ministère des Régions libérées, sur les chantiers de reconstruction de la ville. Puis, il ira à Beyrouth, toujours employé par la SGE dans l'Empire Ottoman ou dans une Société Française d'Entreprises, de 1920 à 1921. Un an plus tard et jusqu'en 1930, il créera sa propre entreprise de travaux publics et travaillera à divers projets dont des travaux pour les trams et l'électricité d'Alep, et la compagnie des Chemins de fer de Bagdad...

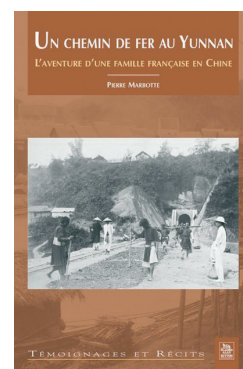
Albert Marie meurt en 1940, à Toulouse, à l'âge de 65 ans.

Les photographies de Georges-Auguste Marbotte ont fait l'objet d'une exposition au Musée Guimet en 2015...

L'exposition qui a eu lieu au musée national des arts asiatiques – Guimet (MNAAG) du 21 janvier au 6 avril 2015 présentait 65 clichés choisis parmi plus d'un millier. Il y avait ceux du grand-père de Pierre Marbotte, Georges-Auguste Marbotte, comptable à l'esprit aventureux qui est arrivé dans le Sud-Ouest de la Chine en 1903 et s'est révélé photographe de talent, ainsi que les clichés du consul de France en Chine, Auguste François. Les deux hommes ont photographié les populations, leurs coutumes, leur mode de vie, et les ouvriers travaillant à la construction de la ligne de chemin de fer, sur des chantiers extrêmement périlleux et dans des paysages magnifiques où peu de voyageurs s'aventuraient.

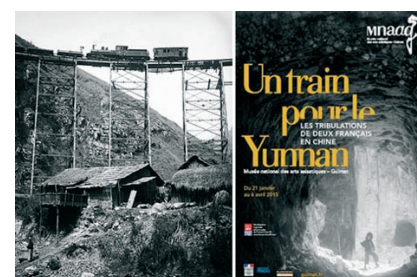


Georges-Auguste Marbotte
Mme Bozzolo posant devant un décor
montagneux. Éditions Elytis, page 215.



Pierre Marbotte
Un chemin de fer au Yunnan
L'aventure d'une famille française en Chine
Éditions Alain Sutton, avril 2006.

Entre 1903 et 1908, Georges-Auguste Marbotte, expert-comptable à l'esprit aventureux, participe à la construction du chemin de fer reliant Laokay au Tonkin (Nord du Vietnam) à Yunnansen (actuellement Kunming). Trois années de lettres échangées avec sa femme, ainsi que ses photographies, fournissent à leur petit fils Pierre Marbotte les matériaux permettant de faire le récit de cette aventure à la fois « technique » et familiale.



Exposition « Un train pour le Yunnan
Les tribulations de deux Français en Chine »
qui a eu lieu du 21 janvier au 6 avril 2015 au
musée national des arts asiatiques – Guimet
(MNAAG).

Lettres choisies

Le chemin de fer du Yunnan

© Éditions Elytis, 2016

Albert Marie à sa famille

Lao-Kay, le 5 juillet 1904

...Il est entendu que nous suivrons la voie fluviale jusqu'à Man-hao et que c'est seulement en cette localité chinoise que nous enfourcherons, le docteur Dauge et moi, les petits chevaux chinois...

Nous ne serons pas à Mongtsé avant 20 jours comptés depuis notre départ. Il n'y a d'ici à Man-hao que 100 km et il faut de 15 à 20 jours, car, en ce moment le fleuve est en crue et l'on met parfois une journée pour passer un rapide de 200 m. Comme on doit s'amuser, hein ! Et surtout défendu de quitter la paillote pour affronter le soleil, car l'imprudent qui le fait sans casque est sûr de son affaire. S'il ne meurt pas d'une insolation, il attrape les fièvres intermittentes. Il a fallu tout acheter pour manger pendant ces 20 jours. Nous avons en caisse beurre, conserves, jambon, patates, riz, poulets, pain, vin, eau de Vichy etc.... J'ai un boy qui s'appelle Niah-Doc et est marié à une congäi de 16 ans, jolie comme un cœur. Je l'emmène là-haut avec elle. C'est un cuisinier (beb) épatant et pour l'essayer, je l'ai mis à la cuisine de l'hôtel pendant un soir, à son honneur. Il sait laver, repasser, coudre, parle tant bien que mal le français.

Hier soir, nous avons traversé le Namti (affluent du Fleuve Rouge) pour aller à Song-phong ou Ho-Kéou, ville chinoise la plus proche d'ici. Nous nous sommes promenés pendant 2 heures dans de petites rues de deux mètres de large, sales et montueuses, où grouillent enfants, cochons, poules, chiens. Les Chinois musardent devant les pagodes ou devant leurs boutiques où restent les vieux grands-pères et grands-mères. De nombreux mendiants tendent la main. De minables soldats, ramassés des pires pirates, dorment au soleil dans les guenilles qui leur servent d'uniformes. Quelques boutiques sont assez propres. Les tenanciers, riches et considérés sont de gros gaillards, bouffis de graisse et d'orgueil, avec une queue majestueuse, tressée avec un soin infini, et qui traîne parfois à terre. Tous nous regardaient passer avec la plus complète indifférence. Seuls, quelques-uns, coolies de la ligne, nous saluaient à la militaire. Les enfants plus sociables, venaient autour de nous prendre nos cannes ou nous regarder comme des bêtes curieuses.

Arrivés sur une petite place, au bord du Namti, nous vîmes approcher une troupe au pas de gymnastique, criant, gesticulant. En tête deux hommes, l'un tenant l'autre. Soudain la colonne s'arrête, et à vingt mètres de nous, l'un des deux coureurs s'agenouille, l'autre lui prend la queue, tire violemment, et d'un coup de coupecoupe, lui fait sauter la tête. Il la jette dans un panier ad-hoc, et s'éloigne à grands pas. La foule entoure le cadavre, et nous, écoeurés, reprenons le chemin de Lao-Kay. Après information, j'apprends que c'est tout bonnement une exécution capitale. Le pauvre bougre avait volé quelques jours auparavant, quelques piastres à son maître. Pris en flagrant délit, on le conduisit au mandarin qui à lui seul est juge, avocat, ministère public. Vingt-quatre heures après, zigouillé. Comment trouvez-vous cela !

Il y a un an une bande de Chinois s'était insurgée contre l'autorité du mandarin. On en arrêta 150 et au même endroit que le pauvre diable susdit, le bourreau, un seul bourreau, en changeant de sabre probablement, fit sauter les 150 têtes, moins une, celle du chef de la rébellion. Celui-ci fut mis entre deux planches et scié en seize morceaux. C'est d'ailleurs le supplice que le mandarin inflige à tout Chinois coupable d'avoir volé ou frappé un Européen. C'est un peu moins long que l'affaire Dreyfus... et combien plus intelligent ! Ces gens-là d'ailleurs meurent avec un courage et une abnégation remarquable. Vive la Chine !

Lao-Kay est le dernier centre français. Un pont le relie à la ville chinoise dont je vous parle plus haut. Au milieu du pont, le poteau frontière. Hier soir à 6h j'ai donc mis le pied en Chine pour la première fois. [Ça] m'a fait un effet bizarre.

Lao-Kay compte environ 5 000 âmes dont 2 000 soldats et 2 000 Annamites ou Chinois. C'est un territoire militaire. Un colonel est gouverneur et tous les fonctionnaires officiers ou sous-officiers. Nous sommes, Dauge (médecin) et moi, dans un hôtel potable, où l'on mange bien (ci-joint menu) mais où on dort mal, car l'installation est rudimentaire. Matin et soir douche au seau. Nos boys en sont épatés. J'ai ordonné au mien de faire comme moi, car je tiens à ce qu'il soit propre et à ce qu'il se débarrasse de sa sacrée odeur d'Annamite. Il a rechigné mais m'a obéi.

Ce soir, au kiosque en face de l'hôtel, concert par la fanfare des « étrangers » et puis après adieu la musique... les violons sont cassés.

Iléang-Hien, 9-8-04

Voici enfin mon voyage terminé ou à peu près : ce n'est pas malheureux car il aura duré exactement 71 jours. Je suis parti de Mongtsé le lendemain. Croyez bien qu'il me tardait de connaître ce Yunnan mystérieux où je dois passer 3 ans. Le jeudi soir, dernière entrevue avec M. Prudhomme mon ingénieur en chef. (...)

À 1h nous arrivons à Fou-tsien 1^{ière} étape des caravanes. À 2 h on se remet en route jusqu'à 7 h, 55km c'est joli, mais pas pour certain endroit que vous connaissez.

À A-mi, 2^e étape après Mongtsé, hospitalité écossaise.

À regret le 3^{ième} matin, je repars à 9 h 1/2 avec 4 surveillants qui font partie de ma caravane. Temps affreux, pluie, vent, chemins impossibles. À moitié chemin de l'étape, voici un profil approximatif du chemin.

Ailleurs en plaine, de la vase jusqu'aux étrières. À certains endroits les chevaux ont peine à retirer leurs jambes.

Le lendemain le temps se remet au beau. Mais un beau temps, doux et limpide, dont vous n'avez pas idée, même en Provence, où il fait chaud. Ici, c'est le rêve. Pendant les 5 jours restants, cela dure heureusement. Les chemins séchés deviennent meilleurs. Nous traversons tour à tour, des plaines d'une richesse extraordinaire et des chaînes de montagnes âpres, rugueuses, où rien ne pousse que quelques arbres rabougris et des rochers tellement bizarres, qu'on dirait de vrais menhirs.

Cela fait de loin l'effet d'une immense cathédrale gothique en ruine et il y en a, ... à l'infini. Le sol où vit une maigre herbe jaunâtre, est crevassé, et l'intérieur de ces excavations est rouge ocre. Le Yunnan est un vaste morceau d'argile rouge et de rochers. Les plaines sont très peuplées. Rien de joli de loin comme ces villages chinois. Enfouis sous la verdure, les maisons nettes et propres en torchis, ils semblent de loin un séjour enchanteur et je suis bien certain que pas un village de France n'a à distance, un aussi séduisant aspect. Mais arrivés à 50 m des premières maisons, il faut déchanter. Le chemin ne devient qu'un marécage jusqu'à ce qu'on attrape les dalles inégales et glissantes. Les maisons dont l'intérieur est pour la plupart infect, laissent sortir une nuée d'enfants nus qui sitôt qu'ils ont aperçu ma moustache blonde, se sauvent comme des perdrix. Car en Chine tout le monde est brun et les blonds sont des génies malfaisants. Cependant, arrivé au gîte, quand j'ai quitté mes grandes bottes, chaussé mes pantoufles chinoises, et enlevé mon casque guerrier, je n'ai pas l'air trop mauvais diable, et quelques sapèques aidant (le sapèque = 1/4 de notre sou) les mioches s'enhardissent jusqu'à moi. Les hommes viennent voir ma pipe, mes lorgnons, mes habits, mais les femmes restent invisibles, ou passent rapidement sans s'arrêter. Quand je mange, si c'est dehors et cela arrive souvent, je leur fais goûter le vin, les conserves, le pain. Comme je vous l'ai dit déjà, dans les centres importants, réception farouche et méfiante. Dans les petits villages (certains) c'est autre chose.

A Fou-tan avant dernière étape avant Iléang, nous avons été accueillis d'une façon courtoise. Je précédais seul la colonne. Je m'arrête au beau milieu du village, attache mon cheval à une porte et m'assied sur un banc. Aussitôt, vieillards de venir me voir. A l'un d'eux qui me regarde allumer une cigarette, j'en tends une. Il la prend charmé de l'attention, l'allume à la mienne et la fume d'un air de vieux sage. Il me tend ensuite sa pipe où par pure politesse, j'aspire deux pincées de tabac. C'est un véritable travail ici de fumer la pipe. Le fourneau tout

petit ne contient qu'une pincée de tabac. A chaque bouffée il faut rebourrer et ré-allumer. Avouez que c'est plutôt fastidieux. Jamais je ne fumerais de pipes chinoises, pas plus que françaises d'ailleurs car ma Co (femme de mon boy) passe ses journées à crapetton sur le bord d'une caisse à me confectionner de délicieuses cigarettes dont le cent me revient à 15 sous. La douzaine de boîtes d'allumettes coûtant 2 sous, on fume à bon marché. En passant, je vous dirai qu'il n'y a pas plus acharnés fumeurs que les Chinois. Encore ne quittent-ils le tabac que pour empoigner l'opium. Enfin après 7 étapes de 55, 25, 40, 40, 30, 35km, j'arrive à Iléang, le 6 à 11 h du matin...

Blanche Marbotte à Georges-Auguste Marbotte

Samedi 19 septembre 1903

Mon bien bon chéri, le courrier de dimanche te portera tant de mes pattes de mouche que tu crieras à l'abus sans doute, à moins que tu te plains que les femmes sont bavardes. Tu vois, je n'y mets pas de coquetterie et ne pratique pas l'art de me faire désirer : tant que j'écris, j'ai l'illusion d'être avec toi, et si je n'étais prise par les devoirs et les obligations de la vie, la plume trotterait sans cesse. [...]

Ta lettre m'a fait toute joyeuse aussi parce que je sens que tu n'es pas malade, que tu n'es pas même fatigué à l'excès (mais tu ne me parles pas de tes reins), que tu es toujours vaillant et satisfait ; somme toute après des années de fatigues, de surmenages et de soucis, ce voyage aura été une période de détente, d'absolu repos qui t'était bien nécessaire. Le voyage, au Tonkin même, présentera un autre genre d'intérêt : j'ai toujours grand'hâte de te savoir arrivé, de me représenter ton organisation et tes travaux, de savoir où te saisir, où te voir, d'en pouvoir parler avec Jean. Je serai aussi bien contente quand tu auras reçu de mes lettres et que tu m'y répondras : pour m'y reconnaître, je note en un canevas de quelques lignes les principales choses que je t'écris ; en me rappelant le numéro de la lettre je m'y retrouverai tout de suite. [...]

Georges-Auguste Marbotte à Jean (son fils)

Ho-Kéou, Le 6 février 1905

[...] Ta lettre écrite à la veille de notre jour de l'an est arrivée ici au moment du jour de l'an chinois. [...] Le nouvel an s'appelle ici le « Têt ». C'est une grande fête pour les Chinois. Pendant trois ou quatre jours tous les travaux sont interrompus : on se fait des visites et des cadeaux. J'ai été rendre visite au mandarin qui est le plus important personnage d'Ho-Kéou : je suis en bons termes avec lui et j'ai fait plusieurs fois son portrait.

Pour me plier à la coutume chinoise j'ai fait faire des cartes de visite dont je t'envoie un échantillon. Mais le nom « Marbotte » ne peut pas s'écrire exactement en chinois, le son « r » n'existant pas dans cette langue : la manière dont les chinois prononcent ce nom s'écrirait en français : « Mâ-lle-bôtt'e » en prononçant « ll'eû » : le son n'existe pas chez nous.

Tu sais [...] que les Chinois écrivent de haut en bas et en commençant à droite : tout à fait l'inverse de ce que nous faisons. Ainsi ton adresse s'écrirait comme sur l'enveloppe que je joins à ma lettre : je ne la mets pas ainsi à la poste, dans la crainte qu'elle ne te parvienne pas. Le cachet qui est en haut est également mon nom, mais en autres caractères. Car tout comme nous, les Chinois ont une grande variété de caractères [...] : il suffit de voir sur les murs ou les annonces sur un journal pour juger de la diversité des caractères que nous employons.

Il y a aussi quelque chose d'assez curieux à retenir. La langue annamite et la langue chinoise sont très différentes l'une de l'autre. Un Chinois ne comprend pas plus un Annamite qu'un Français ne peut comprendre l'anglais s'il ne l'a étudié. Mais l'écriture de chacune de ces langues est semblable (de même que l'écriture française est la même que l'écriture anglaise). Seulement, comme les deux langues chinoise et annamite sont idéographiques, c'est-à-dire que chaque mot correspond à une idée, il en résulte que le caractère écrit qui correspond à l'idée annamite « maison » correspond aussi à l'idée chinoise « maison ». Et il en résulte aussi que l'Annamite peut comprendre le chinois écrit : s'il le lit, il prononcera en annamite alors que le Chinois prononcera en chinois. Ainsi, j'ai un employé annamite : il peut parfois me servir d'interprète avec les Chinois sachant lire : il écrit mes questions, le Chinois les lit et les comprend, il répond par écrit et l'Annamite peut me donner la traduction. Ils se comprennent donc par écrit alors qu'en se parlant ils ne se comprennent pas du tout.

Sites internet

Éditions Elytis

<http://www.elytis-edition.com/>

Le chemin de fer du Yunnan

<http://belleindochine.free.fr/Yunnan.htm>

Un train pour le Yunnan - Musée Guimet

<http://www.guimet.fr/fr/expositions/expositions-a-venir/un-train-pour-le-yunnan-les-tribulations-de-deux-francais-en-chine>

Georges-Auguste Marbotte-Fleuve rouge

<https://fleuverouge.culturalspot.org/home?hl=en>

<http://www.fleuverouge.fr/>

Exposition des photographies de Georges-Auguste Marbotte à Kunming en Chine (2010)

<http://www.souvenir-francais-asie.com/2010/05/16/exposition-de-photos-dauguste-marbotte-a-kunming/>

Le dessinateur Li Kunwu a enquêté sur l'origine d'un mystérieux cimetière de la province du Yunnan et déterré les secrets de la famille Marbotte.

<http://www.ulyces.co/stephane-dubreil/memoires-du-yunnan-marbotte-li-kunwu-chine/>

Comme un Allemand en France

Lettres inédites 1940-1944

Par Corinne Amar



En juin 1940, la France est défaite, l'occupant triomphe qui a pris possession des villes et des villages, jetant des millions de Français sur les routes de l'exode, livrés à la barbarie sinon à la crainte des troupes hitlériennes. Devant l'avancée des troupes allemandes, près de 10 millions de

personnes s'enfuient du nord vers le sud de la France, avec les moyens du bord et souvent dans le plus grand dénuement. Page 44 : la légende illustre une photographie montrant une mère, à l'abri des grosses roues d'un camion, tendant un bout de pain ou de biscuit à l'un de ses tout jeunes enfants apeurés... Si nombre d'ouvrages ont évoqué des témoignages de soldats français pendant les deux grandes guerres, il y eut peu* ou pas de témoignages dans l'autre sens ; celui des soldats allemands, transformés en forces d'occupation en France.

Qui étaient-ils, comment ont-ils vécu, quelles images avaient-ils de la France et de cette guerre ? Que sait-on d'eux, de leurs vies, de leur histoire, leurs attaches, leurs attitudes... ? Ce n'est qu'au début des années 1990, en Allemagne, que des historiens se sont intéressés à ces militaires allemands qui, de 1940 à 1944, en France occupée ont écrit, envoyé des milliers de lettres, des photos, ont tenu des journaux, ont parfois même, tissé des liens avec des Français, ont aimé, en France. Une collecte fut lancée, pour en trouver les traces, des entreprises collectives furent menées pour retrouver, réunir ces milliers de documents personnels, de lettres, d'extraits de journaux, de journaux, carnets, autobiographies inédites. À ces questions maintes fois posées, il était crucial de chercher des réponses, les trouver, lire cet autre regard sur l'Occupation, celui des Allemands. Trois historiens : Aurélie Luneau (auteur de *Je vous écris de France, Lettres inédites*

à la BBC (1940-1944), *L'Iconoclaste*, 2014) Jeanne Guérout (franco-allemande et traductrice aussi, des lettres de l'ouvrage), et Stefan Martens (spécialiste de l'histoire de l'Allemagne et de la France et de la vie quotidienne en Europe sous l'Occupation) ont repris ce pan de l'histoire, rassemblé en un recueil de lettres agrémentées de cartes postales, de dessins, de photographies, quelques-uns de ces milliers de témoignages de la vie de soldats allemands en France, au cours de la seconde Guerre mondiale.

« En dehors du téléphone, exclusivement réservé aux administrations militaires, les lettres étaient le seul moyen de communication entre les soldats et leurs proches. Déposés dans un bureau de la Feldpost ou auprès du service de leur unité, ces envois étaient acheminés en Allemagne, gratuitement pour tout courrier ne dépassant pas 250 grammes, et au prix de 20 pfennigs pour des colis de moins d'un kilogramme. De leur côté, les familles répondaient en postant leurs missives via les boîtes aux lettres « rouges » de la poste allemande. » Ceux qui écrivent, viennent de tous les milieux et de toutes les régions d'Allemagne ; ils ont déjà connu une première Guerre ou sont à peine bacheliers, ils sont agriculteurs, commerçants, journalistes, serruriers, employés de banque, fonctionnaires, pasteurs, intellectuels, paysans, ils racontent leur quotidien, se confient à leurs journaux intimes. Entre 1940 et 1941, c'est « le temps des vainqueurs », le temps de l'insouciance ; les années qui suivent verront la différence de ton ; routine confiante, puis ébranlement, désenchantements, « temps des vaincus »... Il y a parmi ces lettres, celles du jeune soldat, Heinrich Böll (1917-1985), né dans une famille pacifiste, futur écrivain et futur Prix Nobel de littérature, et dont les lettres sont traduites pour la première fois. En 1934, Böll fait partie des quelques élèves qui n'ont pas adhéré à la jeunesse hitlérienne. Trois ans plus tard, il est en apprentissage chez un libraire, mais il se doute que la guerre va bientôt être déclarée. Il commence à écrire, est lucide sur ce qui se passe. Le 1er février 1937 déjà, il notait : « Le délire nazi obtient gain de cause », anticipant la foi absolue en Hitler que nombre d'hommes de la Wehrmacht allaient avoir. En 1942, il est envoyé en France, au Mans, et il écrit à sa fiancée Annemarie Cech (il l'épousera lors d'une permission, et c'est à elle qu'il adressera la plupart de ses lettres de France). « *Le 1er janvier 1942, Imagine-toi un dimanche après-midi dans une ville française, vers midi, après notre premier repas chaud depuis trois jours, nous errons dans la ville, lentement et sans but ; les rues sont tellement vides, seuls les coqs chantent, tout le reste n'est que silence, je pense à Madame Bovary, c'est l'atmosphère dans laquelle elle est née ; je crois*

qu'elle est un destin français plus typique que nous le pensons (...) ». À elle encore, le 15 octobre 1942, dans une lettre, il confiera combien il a rencontré de paysans et de paysannes, combien il a observé, aimé, leurs visages, jeunes ou vieux, et marqués de cette « expression effrayante de panique ». Moins d'un an plus tard, c'est le temps venu des désenchantements. « *Mardi 12 janvier 1943*. Journée de tempête et de pluie. Souvent le soir, on se fait maintenant des pommes rissolées. On s'achète un supplément de beurre et quelques œufs chez les fermiers des alentours. Notre vie est fichtrement agréable ici, mais pour combien de temps encore ? Je suis sûr qu'on va nous renvoyer quand même à l'est, car c'est tout de même là-bas que se trouve notre véritable front. Il faut bien l'accepter ». *Page 179*, journal d'un jeune sous-officier de 22 ans, affecté à la défense d'un aérodrome près de Saint-Brieuc, Günter S., enrôlé depuis le début de la guerre. Musicien, grand lecteur, féru d'événements culturels, il agrémente son journal de dessins décrivant ainsi, son quotidien. Quelques mois plus tôt, un 7 juin 1942, jour de mise en œuvre de l'ordonnance de l'étoile jaune pour les Juifs, Ernst Jünger (1895-1998) – il est alors, attaché à l'état-major parisien –, croise trois jeunes filles juives dans la rue portant l'étoile jaune, se sent « gêné de porter l'uniforme ». Un mois plus tard, il consignera dans son journal : « *Paris 18 juillet 1942*, Hier un grand nombre de Juifs ont été ici pour être déportés – on a séparé d'abord les parents de leurs enfants, si bien qu'on a pu entendre leurs cris dans les rues. Pas un seul instant, je ne dois oublier que je suis entouré de malheureux (...). Si je l'oubliais, quel homme, quel soldat serais-je ? (...) ». Siegfried B. lui, est officier dans l'aviation, il a vingt-six ans, est affecté à la défense des côtes de la Manche. Il a peur et sent la dépression le guetter. « *6 mai 1942*, (...) Je ne veux plus de cette maudite guerre ! Si seulement elle pouvait bientôt prendre fin ! Cette Manche, toute cette eau, je ne peux plus les voir. Toute mon ambition est morte. Je suis

bien fatigué – Quand je vois ces nuages blancs de fin d'été, j'ai un tel désir de repos et de paix – et de ma femme. De t'aimer et de savoir que toi aussi tu m'aimes profondément, c'est la seule chose qui me soutient – et en quoi je crois ! Tout le reste ne vaut rien. Je suis fini – je n'ai plus de nerfs. L'eau, quelle saloperie ! » A t'il survécu, retrouvé sa femme, éprouvé d'autres saisons, ce jeune officier que la peur ne lâcha pas, et si hanté par la soudaine phobie de l'eau qu'il entrera en dépression l'année d'après, en 1943...

[*lire aussi : Lettres de la Wehrmacht, traduites, présentées et annotées par Marie Moutier, avec la participation de Fanny Chassain-Pichon, préface de Timothy Snyder, éd. Perrin 2014, 344 pages].

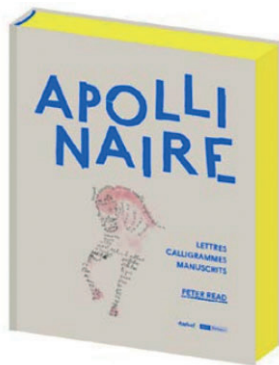
Aurélie Luneau, Jeanne Guérout, Stefan Martens.
Comme un Allemand en France
Lettres inédites sous l'Occupation 1940-1944
 Éditions de L'Iconoclaste, octobre 2016, 300 pages.

Ouvrage publié avec le soutien de



Apollinaire Lettres, calligrammes, manuscripts.

Par Gaëlle Obiégly



Apollinaire était moins français que sa poésie. Et ce qui lui aura donné le titre de poète français tient à sa destinée tragique. Après de multiples refus à ses demandes de naturalisation, il l'obtiendra en dernier ressort au prix de sa vie. Il s'engage pour la France, part pour les tranchées le

4 avril 1915 et meurt avant l'armistice. La tête entamée par un obus, les poumons meurtris par les gaz toxiques, il décède finalement de la grippe espagnole à la fin du conflit. La guerre, expérience funeste et fatale mais de laquelle comme de tous les aspects de son existence il tirera une poésie neuve, solaire et mélancolique. Dès son plus jeune âge, Apollinaire aura été aventurier, ce qui conditionne sa qualité de poète.

Né à Rome, le 25 août 1880, il a été reconnu quelques mois plus tard par sa mère sous le nom de Guglielmo de Kostrowitzky. De père inconnu, il prend le nom de sa mère, issue de la noblesse polonaise. Elle emmène ses deux fils avec elle à Monaco. Celui qu'on appelle alors Wilhelm entre en classe au collège Saint-Charles. Il s'y plaît. Chaque année, il est lauréat en plusieurs matières. En 1892, son professeur de grec, le pousse « à faire de la littérature » et cet encouragement sera décisif. Ces années méridionales occupent le début d'un livre éblouissant que l'on doit à Peter Read, spécialiste de l'œuvre d'Apollinaire et de son époque. Le poète prend part à l'aventure artistique de son temps, il en est même un des principaux acteurs. Ce colossal album présente un choix de manuscrits, de brouillons des plus fameux poèmes d'Apollinaire et notamment les premiers jets de ses calligrammes.

Dans la préface, Peter Read explique la richesse de l'archive du poète par la volonté de celui-ci de

léguer cette documentation littéraire et artistique aux générations futures. Il a donc pris soin de tout conserver. Nous sommes en présence d'une multitude de fac-similés dont les textes dactylographiés sont donnés en regard de leur version manuscrite. L'écriture cursive d'Apollinaire varie. Les supports aussi. Mais il ne se sert jamais de matière de luxe. La plupart du temps il écrit sur les pages quadrillées de cahiers d'écoliers ou sur des prospectus, des dépliants, des papiers d'emballage, des feuillets à en-tête de banque, de journaux, de brasseries. Toute la vie mouvementée d'Apollinaire, aux activités multiples, se retrouve dans le choix des supports de son écriture. Poète, journaliste, critique d'art, employé de banque, soldat, officier, il adopte ce qui se présente à lui pour y faire sa littérature quelle que soit la forme qu'elle prend. Car les genres littéraires qu'il pratique sont nombreux. Il s'emploie à vivifier la littérature française en créant de nouvelles formes d'expression. Celles-ci ont pour fin de mettre en valeur la vie urbaine et ce qui caractérise le nouveau siècle, à savoir la circulation planétaire des informations. Ainsi, on le voit écrire au verso des dépêches de l'agence de presse « Radio », suggérant par ce support un lien entre son texte manuscrit et la transmission internationale d'informations hétéroclites. Les sources de l'art d'Apollinaire sont disparates. En effet, sa culture littéraire, riche, répertorie les cycles bretons, les légendes arthuriennes, Villon, Ronsard, Sade, Nerval et Mallarmé, mais aussi les textes occultes, les récits folkloriques, les romans populaires, de vieilles chansons et comptines d'enfants. Les traces de ces lectures passionnées se glissent dans les poèmes ainsi que des bribes de conversations, de slogans. On voit aussi passer des enseignes, la titrairie de presse dans la verve d'Apollinaire. Le livre orchestré par Peter Read rend hommage à l'inventivité du poète et montre à quel point chez lui l'acte créateur s'inspire toujours de faits réels. Structuré en trois parties, l'ouvrage déploie la chronologie des événements qui ont marqué la vie du poète. Chaque période est précédée d'un récit critique. Puis les manuscrits s'offrent au lecteur. Ils sont toujours accompagnés de commentaires portant sur les textes, finement analysés, et de développements subsidiaires inscrivant chaque document dans l'œuvre du poète mais aussi dans une perspective historique. D'autres acteurs de l'époque sont convoqués, figures clés de l'avant-garde artistique à laquelle Apollinaire a largement pris part. Promoteur des arts premiers au moment où Picasso peint *Les Femmes d'Alger*, le poète apporte un renouveau à la critique d'art. À sa manière, il communique les principes du fauvisme, du néo-primitivisme, des débuts de l'art abstrait. Et du cubisme, dont il reprend des éléments. Le mélange des matières, des points de vue appliqué au texte. Texte qui

se manifeste aussi comme image. *La mielleuse figue*, poème adressé à Louise de Coligny-Chatillon, devenue la célèbre Lou, est reproduit dans l'ouvrage à son état d'ébauche. Comme dans la version publiée, une figue, un œillet et une pipe à opium y sont représentés. Apollinaire met en pratique sa parfaite compréhension du cubisme dont il reprend le principe de multiplication des points de vue. Le C et le D des mots « capture » et « désir » dessinent les bouts de la pipe à opium. Leur agencement implique plusieurs angles d'observation simultanée – ce qu'il faut voir sur pièce. De même, il est intéressant de constater soi-même, dans ce calligramme en particulier, la superposition de couches de papier. La minutie de cette fabrication témoigne de l'importance de ce premier poème adressé à Lou. Si leur liaison voluptueuse fut de courte durée, interrompue par le départ du poète pour son régiment, elle aura été investie sublimement par Apollinaire. Deux cents lettres et poèmes lui seront inspirés par cet amour qui lui aura permis de vivre charnellement les fantasmes qui avaient nourris *Les Onze Mille verges*. L'amour hante, l'érotisme scintille, et la guerre enflamme les œuvres des années calligrammes. Cinq années, de 1913 à 1918 qui occupent la plus grande place du volume et offrent des documents particulièrement variés. Certains feuillets respirent le champ de manœuvre, car Apollinaire sous l'uniforme et redevenu « Kostro » rend compte de la réalité où il s'ébat. Il y a un manuscrit quasi vierge de biffure, c'est celui de *Merveille de la guerre*. Bien sûr le titre révèle un moment d'ironie, fait montre de provocation, mais il exprime aussi très naïvement l'émerveillement suscité par la nuit éclairée de fusées, d'explosions. Le poète contemple le spectacle pyrotechnique déployé au-dessus du champ de bataille. Il l'associe au music-hall, à cette vie nocturne à laquelle il a pris part avant la guerre. Cette expérience, sa poésie doit être capable de la prendre en charge. La nuit et ses déflagrations n'est pas mortifère mais évocatrice des femmes lumineuses qui la hantent. Le poème les fait apparaître dans les éclairs. Son inventivité formelle et prosodique, Apollinaire la déploie jusque dans ses feuillets sauvés des terrains marécageux de la guerre.



Manuscrit à l'aquarelle
BnF – 21 x 13 cm.
Éditions Textuel, pages 212 & 213.

Peter Read
Apollinaire
Lettres, calligrammes, manuscrits.
Éditions Textuel, 23 novembre 2016, 264 pages.

Ouvrage publié avec le soutien de



Lire FloriLettres n°173, avril 2016.
Entretien avec Peter Read
(Propos recueillis par Nathalie Jungerman)

<http://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-n173-guillaume-apolinaire-et-paul-guillaume-correspondance/>

Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

Romans



Sjón, Le garçon qui n'existait pas.

Traduction de l'islandais Éric Boury. Automne 1918, alors que la Première Guerre mondiale prend fin en Europe, le virus de la grippe espagnole arrivé par paquebot s'abat sur Reykjavík, plongeant la ville dans un silence lugubre. Máni Steinn (Pierre de lune), adolescent de seize ans, sillonne la ville désertée et éclairée par l'éruption du volcan Katla.

« Reykjavík devient pour la première fois le reflet exact de sa vie intérieure. Et cela il ne le confiera à personne. » Il passe ses journées dans les salles de cinéma ou en quête d'étreintes avec d'autres hommes contre de l'argent. Le soir il regagne le grenier qu'il partage avec son arrière-grand-tante. « [...] il vit sa vie dans les films. S'il ne dévore pas les images des yeux, il se les repasse sans cesse dans la tête. Quand il dort, il en rêve avec des variantes qui incluent dans l'intrigue des éléments de sa propre existence. » Outre les personnages de fiction, un être bien réel occupe ses pensées : Sóla Guíb-, une jeune fille aux lèvres rouge sang, audacieuse conductrice de moto moulée dans une combinaison intégrale noire, sosie envoûtant d'Irma Vep dans *Les Vampires* de Louis Feuillade. L'épidémie de grippe espagnole le passionne, il la perçoit comme un événement aussi dense et troublant que les histoires sur grand écran qui nourrissent son imaginaire. Les malades se comptent par milliers, Máni Steinn et Sóla Guíb- sont réquisitionnés par un médecin pour l'assister dans ses visites à domicile mais n'auront pas le temps de se connaître davantage. La langue sans fioritures et rugueuse de Sjón, poète, romancier et parolier de Björk, traduit toute la singularité de ce jeune islandais solitaire, mû par son monde intérieur et l'exploration de son désir. L'auteur a composé le personnage de Máni Steinn en hommage à son oncle Bósi, « marin, alcoolique, homme de livres, socialiste et homo », mort du sida en 1993. Éd. Rivages, 158 p., 16,50 €. Elisabeth Miso

tions, d'écrire des lettres périodiques, de livrer son opinion sur l'actualité de la littérature ou de l'art... Breton semble n'avoir pas conservé les lettres que le mécène lui a adressées, mais cette élection est pour le moins originale ; « Ce choix d'un homme presque septuagénaire en faveur des vingt-cinq ans de son collaborateur caractérise un crédit assez rare chez un vieillard ; une volonté presque héroïque de ne pas s'en tenir à des positions acquises ni au confort intellectuel d'une vie déjà faite (...) », cité par François Chapon). Breton loue cette « indépendance d'esprit » chez Jacques Doucet, ce non conformisme, cet instinct sûr, ses moyens financiers mis au service d'une noble passion ; une générosité précieuse pour un jeune conseiller ambitieux, sans fortune lui-même, qui orientera sensiblement les collections de la Bibliothèque vers le surréalisme ; il verra en Doucet un père de substitution (préférable au sien qu'il estimait moyennement), saura jouir de son indulgence paternaliste, de ses remarques quant à son travail, sera capable aussi, de s'en irriter sans pour autant le cacher. « 25 janvier 1921, Monsieur, Je n'ai pas conscience de vous avoir écrit une lettre qui fût pour moi un pensum. Si je vous ai paru ennuyeux, la faute peut en être au sujet dont vous m'aviez demandé de vous entretenir. Je ne suis pas responsable de toute cette lourdeur (...) ». Éd. Gallimard, 270 p., 21 €. Corinne Amar.

Journaux



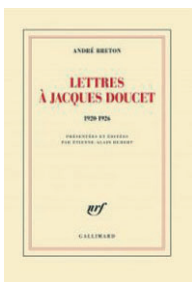
Matthias Zschokke, Trois saisons à Venise.

Traduit de l'allemand par Isabelle Rüf. C'est comme si un ami vous écrivait de là-bas, et vous racontait Venise aujourd'hui, ce qu'il y voit, ce qu'il entend, ce qu'il mange, ce qu'il fait, ne fait pas, les touristes, les canaux, le climat, les palazzi, les piazzette, les musées, le Lido...

C'est un roman, comme une succession d'instantanés vénitiens, un journal tissé de mails adressés aux uns et aux autres ; une amie galeriste, son cousin, un médecin, une chanteuse d'opéra, l'amie de Berlin, mais qui sonnerait étonnamment familier

(comme si nous étions tous ses destinataires à la fois, comme s'il répondait aux questions que nous aurions envoyées, comme si...) L'auteur, Matthias Zschokke, écrivain, par ailleurs dramaturge, cinéaste, né à Berne, vivant à Berlin, a été invité à séjourner à Venise par une fondation suisse qui met à sa disposition et à celle de sa famille un appartement au coeur de la ville, et jusqu'à une personne sur place qui « s'occuperait de tous les problèmes pratiques qui pourraient surgir ». Il devrait écrire, tout l'y encourage ; l'invitation, sa disponibilité, la beauté de la ville, le confort du lieu... Or, c'est le blanc absolu. Il est en panne d'inspiration et se sent profiter de ce luxe indignement. Comment le vivre ? Sans doute, en l'acceptant. « 29.07. À un collègue écrivain. (...) J'ai à peine lu un mot de littérature depuis que je suis ici et n'en ai écrit aucun. (...) Je navigue dans la vapeur le long des canaux, je me laisse embrouillarder par les gaz qui montent du lisier (...), j'entre en titubant dans un bar, je bois un spritz ou un verre de vin, (...) pendant ce temps, loin à l'arrière de ma tête, bruisse une panique naissante (je devrais lire quelque chose, penser, écrire, être capable, faire des projets, rêver) - là dessus, un autre spritz, cette fois avec deux zz... » Éd. Zoé, 380 p., 22,50 €. Corinne Amar

Correspondances



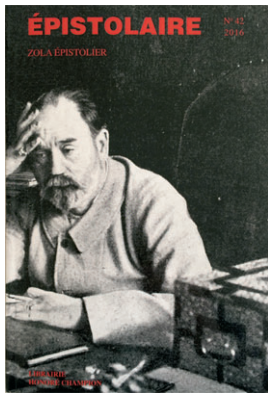
André Breton, Lettres à Jacques Doucet 1920-1926.

Présentées et éditées par Étienne-Alain Hubert, ces lettres font partie de la collection de Jacques Doucet. Grand couturier, mécène, collectionneur, Jacques Doucet (1853-1929) fait la connaissance d'André Breton (1896-1966) à la fin de sa vie, grâce à une amie qui le recommande, pour l'avoir embauché comme lecteur. Le jeune homme devient le bibliothécaire et le conseiller artistique du collectionneur, avec pour fonction d'orienter les acquisi-

Revue

A I R E – Revue épistolaire n° 42, décembre 2016

Ce quarante-deuxième numéro est principalement consacré à la correspondance d'Émile Zola. Alain Pagès, qui a publié



chez Gallimard, en 2014, le recueil des *Lettres à Alexandrine*, ouvrage couronné par le prix Sévigné, a accepté d'en coordonner le dossier. « Zola est bel et bien un artisan de l'écriture épistolaire, au sens le plus noble du terme. Cet imaginaire exilé fut un correspondant fidèle, digne et parfois malicieux. À un moment où de vastes pans de sa correspondance sont désormais disponibles, ce dossier fait alterner points de vue critiques et questions éditoriales dans des contributions rédigées par les meilleurs spécialistes. »

Dans les « Perspectives », Pierre Allorant, historien du droit et éditeur de nombreuses correspondances familiales, propose une approche juridique du fonctionnement épistolaire. Sonia Anton, déjà auteur d'un précieux état de la question sur la correspondance de Céline, campe le soldat Louis Destouches, son épistolier de prédilection, en Poilu dans la Grande Guerre.

Benoît Mélançon consacre ses *Curiosités* à de spirituelles considérations sur l'enveloppe, cette compagne parfois oubliée de la lettre, tandis que l'actualité épistolaire au théâtre, sur les écrans et dans les musées est présentée par Marianne Charrier-Vozel.



Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires

PRIX DES POSTIERS ÉCRIVAINS

Fondation
d'ENTREPRISE



Prix des postiers écrivains, 2ème édition le 11 janvier 2017

Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui, au cours des trois dernières années, a publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

Le premier Prix des postiers écrivains, remis le 20 janvier 2016 par Philippe Wahl et la Présidente du Jury, Carole Martinez, a récompensé Catherine Thoyer pour « Le village », publié aux éditions du Miroir.

Une mention spéciale a été attribuée à Vincent Germain « Système d'exploitation », paru chez House made of dawn éditions.

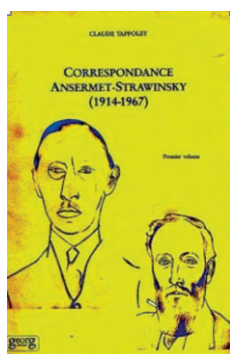
2ème édition : Remise du Prix des postiers écrivains par le Président lors de la cérémonie des vœux le 11 janvier 2017.

Concerts-lectures

« Au plus fort de l'orage » autour de la correspondance d'Igor Stravinsky et Ernest Ansermet

Le 27 janvier à 20h00

Comédie de Saint-Étienne, Centre dramatique National



Dans le cadre du Festival d'Aix-en-Provence - la 69e édition aura lieu du 3 au 22 juillet 2017-, la Fondation La Poste soutient l'Académie Européenne de Musique.

Le 27 janvier à 20h00 à la Comédie de Saint-Étienne, Centre dramatique National, création d'un concert-lecture autour de la correspondance d'Igor Stravinsky et Ernest Ansermet « Au plus fort de l'orage »

Igor Stravinsky (1882-1971), le célèbre compositeur, et Ernest Ansermet (1883-1969), chef d'orchestre suisse non moins talentueux, se lièrent d'une longue et profonde amitié l'un pour l'autre, et eurent un échange épistolaire de plus de cinquante ans.

Génie cosmopolite, protéiforme et provocateur, Stravinsky n'eut de cesse de décrypter un XXe siècle plein de révolutions formelles et de bouleversements géopolitiques et esthétiques pour mieux s'adresser à lui.

Avec toujours ce formidable souci d'inventer une modernité musicale liée à sa propre histoire, à l'image d'une vie de transhumance, du départ initial d'une Russie perdue aux dernières décennies américaines, en passant par la Suisse et la France, des ballets russes à la musique sérielle en cheminant sur les traces de Bach, Pergolèse, Mozart ou Schönberg. Avec une obsession récurrente dans ces lettres : ma musique a-t-elle rencontré le public ?

Très tôt séduit par l'audace et la vitalité des compositions de Stravinsky, Ansermet vouera une partie de sa vie à les faire entendre sur les plus belles scènes du monde. C'est ce formidable parcours, du créateur et de son passeur que ce spectacle retracera, en lettres, en télégrammes, en cartes postales, en musique et en chant.

De leurs grands débuts à leurs succès, nous les suivrons essayant doutes, colères, disputes et scandales, éprouvant leurs convictions, menant leurs combats.

Une aventure musicale et humaine indissociable de celle du XXe siècle, de ses révolutions, ses guerres, ses inventions, ses questionnements et malgré tout, de sa formidable pulsion de vie et de créativité.

Le site du festival d'Aix-en-Provence : <http://festival-aix.com/fr>

Comédie de Saint-Étienne
centre dramatique national
7, avenue Émile Loubet
42048 Saint-Étienne cedex 1

Expositions

Exposition Ben « Tout est art ? » Musée Maillol Paris Du 14 septembre 2016 au 15 janvier 2017



À l'occasion de sa réouverture en septembre 2016, le Musée Maillol présente la première exposition d'envergure à Paris consacrée à Ben, figure majeure de la scène artistique contemporaine en France. Rassemblant plus de 200 œuvres issues pour la plupart de sa collection personnelle et de collections particulières, cette rétrospective révèle les multiples facettes d'un artiste iconoclaste et provocateur qui récuse la pensée unique depuis plus de 50 ans.

Dans la continuité d'une ambitieuse rétrospective dédiée à Ben au Museum Tinguely de Bâle en 2015, le commissariat pour la partie historique de cette exposition au Musée Maillol a été confié à Andres Pardey, vice-directeur du Musée Tinguely, qui présente les débuts de la carrière de Ben avec une sélection d'œuvres-clés des années 1958 à 1978. Pour la partie contemporaine, carte blanche est laissée à Ben, invité à investir les espaces du musée avec ses créations les plus contemporaines, dont certaines seront présentées pour la première fois au public. Vous découvrirez à cette occasion des œuvres inédites conçues spécifiquement par Ben pour son exposition au Musée Maillol et inspirées par les œuvres d'Aristide Maillol conservées dans les collections permanentes de cette institution.

Musée Maillol - Fondation Dina Vierny
59-61 rue de Grenelle 75007 Paris

Autres manifestations

Expositions

Exposition « Picasso-Giacometti » Du 4 octobre 2016 au 5 février 2017 Musée Picasso, Hôtel Salé, Paris



Le Musée Picasso-Giacometti-affichera la toute première exposition consacrée à l'œuvre de deux des plus grands artistes du XXe siècle : Pablo Picasso (1881-1973) et Alberto Giacometti (1901-1966). L'exposition « Picasso-Giacometti », organisée en partenariat avec la Fondation Alberto et Annette Giacometti à Paris, met en lumière les relations formelles, amicales ou iconographiques qu'ont pu entretenir ces deux artistes majeurs du 20e siècle. Ce dialogue, envisagé à partir des collections du Musée Picasso et de la Fondation Giacometti, confronte l'approche qu'ont pu avoir Picasso et Giacometti dans des domaines de création pluridisciplinaires : peinture, sculpture, art graphique, mais aussi à l'appui des fonds d'archives privées des deux artistes. Dotés de tempéraments différents, mais caractérisés tous deux par une grande liberté d'esprit et d'invention, Picasso et Giacometti partagent une fascination pour le lien entre Éros et Thanatos, comme pour le déplacement des limites de la représentation. De leur rencontre au début des années 1930 à leurs dialogues nourris dans l'après-guerre autour des querelles du retour au réalisme, les deux artistes n'ont cessé d'échanger sur leur création. Comme l'exposition le révèle, de nombreuses similitudes formelles et thématiques rapprochent leurs œuvres de la période surréaliste. À partir de la fin des années 1930, tous deux vont transformer leur pratique et partager des questionnements sur l'art et sa relation au réel, auxquels le peintre-sculpteur et le sculpteur-peintre répondent par des solutions formelles différentes.

Organisée en 8 sections, l'exposition propose un parcours à la fois chronologique et thématique présentant les différents aspects de leur production artistique dans tous les médiums : peinture, sculpture, dessin. Après avoir évoqué le cheminement des deux artistes de leurs œuvres de jeunesse jusqu'aux créations modernistes, elle montre les correspondances entre leurs œuvres, de l'influence des arts extra-occidentaux ou de celle du mouvement surréaliste au renouveau du réalisme dans la période d'après-guerre. Quelques lettres et cartes postales sont également exposées.

Commissaire : Catherine Grenier

Commissaires associées : Serena Bucalo-Mussely et Virginie Perdrisot

Catalogue sous la direction de Catherine Grenier, Virginie Perdrisot, Serena Bucalo. Coédition Musée national Picasso-Paris / Flammarion / Fondation Giacometti. 288 pages, 200 illustrations. 39 €.

Musée Picasso
Hôtel Salé
5 Rue de Thorigny, 75003 Paris

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Janvier - février 2017

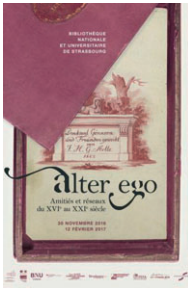
Les écritures cunéiformes et leur déchiffrement

Réimpression du livre de Brigitte Lion et Michel Cécile aux Éditions De Boccard, publié en 2008 avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste, à l'occasion de l'exposition « L'Histoire commence en Mésopotamie » présentée au Louvre Lens, du 2 novembre 2016 au 23 janvier 2017.

En 1857, la Royal Asiatic Society de Londres confia sous scellés une copie d'inscription cunéiforme, tout juste découverte à Assur, aux anglais E. Hincks, H. Rawlinson et F. Talbot ainsi qu'au français J. Oppert. Les traductions de ces savants, lues le 25 mai, concordaient suffisamment pour que l'écriture cunéiforme syllabique fût déclarée déchiffrée. En 2007, l'équipe Histoire et Archéologie de l'Orient Cunéiforme (laboratoire ArScAn, UMR 7041 du CNRS) a organisé une exposition pour célébrer cet anniversaire. L'ouvrage, qui reproduit les panneaux élaborés à cette occasion, présente les différentes étapes de la redécouverte du Proche-Orient ancien et des déchiffrements des écritures cunéiformes. Celles-ci furent utilisées pendant plus de trois millénaires dans une vaste zone du Proche-Orient, englobant non seulement la Mésopotamie, mais aussi les régions voisines, jusqu'à l'Égypte, la Turquie et l'Iran.

Les signes en « forme de clous » ont été utilisés pour noter diverses langues (sumérien, akkadien, ugaritique, vieux-perse.) selon trois systèmes différents : idéographique, syllabique et alphabétique.

<http://www.deboccard.com/fr/>



Catalogue de l'exposition « Alter Ego. Amitiés et réseaux du 16è au 21è siècle »

Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg, du 30 novembre 2016 au 12 février 2017. Publication en novembre de deux catalogues illustrés en français et en allemand de l'exposition « Livres d'amitié » (Stammbücher) ou « alba amicorum ». Ces manuscrits souvent richement illustrés et particulièrement fréquents en Alsace comme dans tout le monde germanique, constituent une source unique de l'écriture intime, du 17e au début du 21e siècle, en préfigurant ce que l'on appelle aujourd'hui des réseaux de sociabilité. Déployée sur 500m, soit la totalité de l'espace d'exposition de la BNU, l'exposition présente les grandes étapes de l'histoire des livres d'amitié :

- Les livres d'amitié miroirs de la vie étudiante
- Un genre noble
- Des corporations à la Révolution
- Le culte de l'amitié au XVIIIè siècle
- Au bonheur des dames : la pratique féminine des livres d'amitié au XIXè siècle
- Des objets mémoriels au culte du souvenir : les livres précieux et singuliers
- Vers la modernité : œuvres de Nathalie Sebayashi, Baptiste Filippi et G. Chauchat, mur sérigraphié et installation vidéo.

Les 19 et 20 janvier 2017, colloque international « La mise en scène du moi entre France et Allemagne : livres d'amitié, écritures du for privé, écritures de l'intime XVIIIè-XIXè siècles »

Correspondances du lieutenant Général de Gordes

Presses Universitaires de Grenoble

Édition critique de lettres reçues par M. de Gordes pendant l'année 1572, enrichie d'une introduction relative à l'origine du fonds, au lignage Simiane de Gordes et à une mise en contexte historique des lettres et d'annexes contenant des notices biographiques des principaux épistoliers, un tableau récapitulatif des lettres de l'année 1572 et un index des personnes. Parution : 26 janvier 2017

<http://www.puf.com>



Robert, Alice et la guerre. Histoire d'un sacrifice

Éditions du Seuil

Édition établie par Nicolas Mariot, Directeur de recherche au CNRS.

Appelé à combattre lors de la mobilisation générale d'août 1914, Robert Hertz n'aura de cesse de quitter son premier régiment d'affectation, pourtant préservé des combats sanglants, pour rejoindre une unité au plus près du feu. Enfin muté au front, il trouve la mort au printemps 1915. La correspondance qu'il entretient avec sa femme Alice constitue une source précieuse pour comprendre ce jusqu'au-boutisme.

Normalien, Robert refuse de recourir à ses appuis dans les cercles du pouvoir pour se mettre à l'abri. Alors que certains amis et son jeune frère l'exhortent à se protéger, il s'enferme dans une logique fatale : « Comme juif, comme socialiste, comme sociologue, je devais faire plus » écrit-il à Alice, quelques semaines avant de mourir.

Parution : 2 février 2017



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563


ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/



www.fondationlaposte.org